

INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES AU MUSÉE NATIONAL DE BEYROUTH

Jean-Paul Rey-Coquais

32

Le Musée National de Beyrouth est riche d'une importante collection d'inscriptions grecques et latines.

Certaines, parmi les plus belles par la netteté de la gravure, la beauté de

leur "mise en page", la qualité du "support", se trouvaient exposées dans le grand hall du rez-de-chaussée, et d'autres dans les salles du sous-sol. D'autres encore, dans les jardins, n'étaient guère accessibles au public; les dépôts et réserves en contenaient un grand nombre qui, pour n'être pas très spectaculaires, n'en étaient pas moins d'un grand intérêt scientifique. On voit que j'en parle au passé, selon ce que j'ai connu entre 1958 et 1975, car je n'ai pas eu la chance de voir les réaménagements actuels du Musée. Il est à craindre que durant les dramatiques événements récents, quelques monuments inscrits, particulièrement parmi ceux qui se trouvaient dans le jardin, aient disparu ou aient été détériorés. C'est donc, en quelque sorte, entre les réalités d'hier et les réalisations de demain, dans cet intervalle gros de promesses, d'espoirs et d'impatience, à la visite d'un "musée imaginaire" que vous êtes conviés.

Par leur provenance géographique, les inscriptions représentent tout le Liban, mais, comme il est facilement compréhensible, ce sont les inscriptions de Beyrouth les plus nombreuses. Leurs dates s'échelonnent sur près d'un millénaire, de l'époque hellénistique à la fin de l'époque byzantine. La plupart des inscriptions datent des époques païennes; les inscriptions chrétiennes, nombreuses dans diverses régions du Liban, notamment à Tyr, sont sous-représentées dans les collections du Musée National. L'époque romaine est, de beaucoup, la mieux pourvue, aussi bien pour le nombre des documents que pour la diversité de leurs supports et de leurs contenus.

La plupart des inscriptions sont gravées sur la pierre, au Liban le calcaire le plus souvent; le marbre, le granit, le porphyre étaient des matériaux de luxe, importés de Grèce, d'Asie mineure, d'Égypte ou de Libye. Ces pierres ont toutes les formes: simples parpaings provenant de murs, architraves, chapiteaux et autres éléments d'architecture, plaques murales, stèles, sarcophages, colonnettes, autels, vasques ou tables, bases de statues, statues. Mais il y a aussi des inscriptions sur terres cuites, lampes, briques, tuiles, anses d'amphores. Nombreuses aussi sont les inscriptions de mosaïques. D'autres étaient peintes, simplement par économie, ou intégrées à un décor peint: de

jolies stèles peintes de Sidon, ou la magnifique tombe peinte de la campagne de Tyr, en donnant des exemples. Des inscriptions figurent sur des objets de bronze: petit vaisseau votif trouvé au Sud de la Beqaa (fig.1), main divine des environs de Baalbek, lourd sabot de gond de porte monumentale d'une église byzantine mis au jour à Sarafend.

Les contenus des inscriptions sont extrêmement variés: offrandes aux divinités, hommages aux empereurs romains, remerciements aux grands personnages, dédicaces de monuments, stèles funéraires; tout est susceptible d'être écrit sur pierre ou autre support dur. Les inscriptions font revivre la vie quotidienne et les grands événements; elles évoquent les guerres et les victoires, les carrières des officiers et des fonctionnaires, l'organisation et la vie des municipalités et des métiers; elles témoignent des mentalités, des soucis, des sentiments d'affection pour la famille, de reconnaissance envers les bienfaiteurs, de piété envers les dieux ou les défunts.

Même une inscription qui ne contient guère qu'un nom de personne est d'un réel intérêt; rapprochée de beaucoup d'autres, tout aussi brèves ou bien plus développées, elle fournit sa contribution à l'onomastique - on appelle ainsi à la fois la science des noms de personnes et la totalité des noms entrant dans un ensemble donné, que ce soit une région, une époque, un milieu social, ethnique ou culturel. Complétée par la prosopographie, qui considère les fonctions occupées, l'onomastique apporte à l'étude des sociétés antiques un éclairage fort utile.

Voyez, par exemple, quelques inscriptions funéraires grecques de Sidon jadis exposées dans la grande salle du sous-sol. Voici une stèle peinte, avec inscription au milieu d'un frais décor de guirlandes, de rubans, de fleurs et de feuilles: double épitaphe, pour Asklépas et Margalis, morts prématurément, petit garçon et petite fille, jeune homme et jeune femme, on ne sait, les âges ne sont pas indiqués (fig.2). Voilà, enchassée dans la mosaïque qui recouvrait la tombe, qui figure en buste le couple des défunts, une petite plaque de marbre où sont gravés leurs noms, Théoros et Alaphatha, avec cette précision, «c'est elle qui a acheté et fait construire», intéressante pour la place de la femme dans la société antique (fig.3).

Toujours de Sidon, voyez les épitaphes des petits cippes formés d'une courte colonnette posée sur une base cubique et entourée d'une couronne de feuillage avec rosette centrale; le Musée National en possède plus d'une

centaine. Ouvrez le superbe volume *Pierres et croyances*. Vous en trouvez trois. Que lisons-nous (je pense devoir m'écarter sur quelques points des lectures et traductions proposées) ? « Onésime, adieu, ayant vécu soixante-seize ans », « Andro-

nique chéri, adieu », « Excellente Casta, adieu, ayant vécu dix-huit ans ». Que contiennent ces brèves épitaphes ? Le nom, une épithète d'affection et de louange, un bref adieu, l'âge très souvent. Isolée, chacune de ces inscriptions ne nous apprend rien, rien d'autre que ce qu'elle dit expressément - et qui suscite l'émotion, message pathétique contre l'oubli, échappé aux hasards des siècles et à son époque. Pour en saisir la portée historique, il faut disposer d'un assez grand nombre d'inscriptions comparables.

Répétons ici la formule d'un de nos regrettés Maîtres : "qui a vu une inscription, n'en n'a vu aucune ; qui en a vu cent, en a vu une" : seules des séries peuvent donner à chaque inscription sa juste signification. C'est pourquoi je rêve - est-il défendu de rêver ? - de musées qui, vainqueurs des contraintes d'espace et de finances, présenteraient au public des inscriptions nombreuses, judicieusement choisies et groupées, adéquatement éclairées d'une lumière oblique qui leur assurerait leur plus grande lisibilité et qui mettrait en valeur la beauté des caractères et de la "mise en page", dûment accompagnées de cartels porteurs de traductions précises et de brefs commentaires (car l'épigraphie - science des inscriptions - est une science assez difficile, et il ne suffit pas d'avoir fait jadis au lycée d'honorables études de latin ou de grec pour lire et comprendre correctement une inscription grecque ou

latine).

Continuons donc notre visite. Arrêtons-nous devant l'original monument funéraire trouvé à Qartaba (fig.4), dans la moyenne vallée du fleuve Adonis. C'est une colonne à laquelle sont fixées, l'une au-dessus de l'autre, deux stèles qui imitent chacune une façade de petit temple à fronton et abritent chacune les bustes d'un homme et d'une femme. Vous remarquez que les femmes portent un voile tombant d'une haute coiffure en forme de cône, typiquement orientale. Qartaba est à quelques dizaines de kilomètres de Byblos, en plein pays phénicien. La langue utilisée pour les épitaphes, gravées à la base des deux stèles, est le grec. Une remarque de grammaire s'impose : les noms des défunts se présentent à l'accusatif, le "cas" du complément d'objet, inusité dans les épitaphes mais d'un emploi constant dans les dédicaces honorifiques, où le nom du dédicataire s'applique à sa statue, objet d'une consécration à la divinité. Les subtilités de la langue grecque étaient mal maîtrisées dans cette famille et cette vallée. Si nous arrivions à les déchiffrer correctement, les inscriptions nous donneraient les noms des défunts. Des noms d'hommes, l'un, Abidallathos, que l'on reconnaît avec certitude au début de la ligne sur la stèle du haut, est sémitique, sans doute arabe, formé sur le nom de la déesse Allat ; l'autre, en fin de ligne sur la stèle du bas, paraît être le nom latin *Germanos*. Des coutumes romaines ont pénétré dans cette vallée perdue ; les bustes sont posés sur des piédouches, des socles, ici alternativement rectangulaires ou circulaires, à la façon des bustes des ancêtres dans les maisons des "bonnes familles" romaines. L'homme au nom latin porte le mortier plat des prêtres phéniciens ; il est fréquent que, dans les régions montagneuses, des vallées du Liban nord aux pentes de

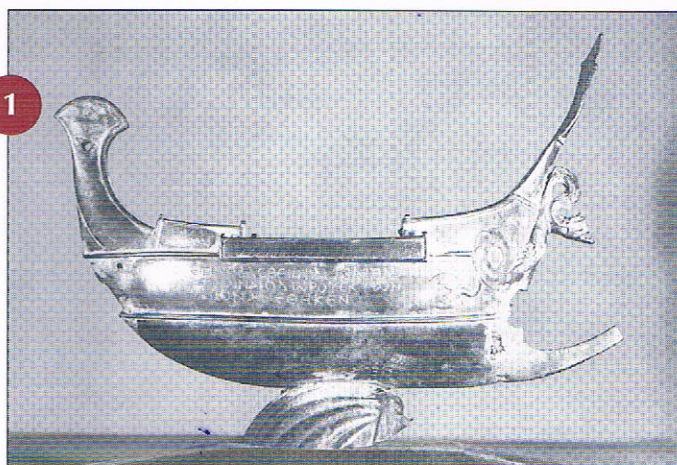


fig. 1 Vaisseau votif en bronze, avec inscription grecque.

fig. 2 Stèle peinte de Sidon: inscription grecque, épitaphe d'Asklépas et Margalis.



INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES AU MUSÉE NATIONAL DE BEYROUTH

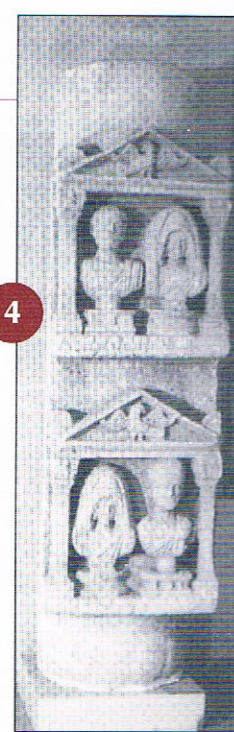
l'Hermon, les prêtres connus par les inscriptions aient des noms latins. Mais n'oublions pas que sous un nom latin ou grec se cache souvent un nom sémitique traditionnel, de même sens ou de même consonance. Il est dommage que les noms des deux femmes demeurent incertains ; ils permettraient de préciser le jeu complexe des traditions, des influences et des modes qui s'exerçaient dans une famille de notables, dans la moyenne vallée du fleuve Adonis, sans doute au début du III^e siècle de l'ère chrétienne.

Les inscriptions latines de *Colonia Iulia Augusta Felix Berytus* - ainsi s'appelait Beyrouth à l'époque romaine - offrent quelques belles pages d'histoire institutionnelle et événementielle. Voyez deux hauts socles quasi jumeaux, découverts au centre de Beyrouth il y a plus de soixante-dix ans, porteur chacun d'une inscription qui ne diffère de l'autre que par quelques légères modifications de la coupe des lignes. Le long texte se lit sans difficulté ; en voici la traduction d'abord, puis un bref commentaire : *A Marcus Sentius Proculus, fils de Sextus, de la tribu Fabia, décurion, duumvir de la colonie, préfet de la cohorte montée Première des Thraces Syrienne et des détachements de la cohorte Première des Ciliciens et de la cohorte Septième des Breuques, tribun des soldats de la légion XVI Flavia Firma, préfet de l'aile Gemina Colonorum, questeur de la province d'Asie, tribun de la plèbe, préteur pérégrin, légat propréteur de la province d'Afrique, patron de la colonie.* Le texte entier concerne le seul personnage honoré - qui évidemment, comme il allait de soi

sans qu'il fût besoin de le préciser, recevait cet honneur de la colonie de Bérée, dont il était originaire. On voit mentionner d'abord l'identité complète de ce citoyen romain. Puis sont indiquées les deux fonctions municipales les plus importantes qu'il ait exercées dans sa cité natale : celle de décurion, c'est-à-dire membre du conseil municipal (on l'était à vie) et celle de *duumvir*, qui en faisait, pour un an, l'un des deux "maires" de la colonie (l'équivalent des consuls à Rome). Apparaissent ensuite des commandements militaires (les lieux de garnison ou d'opération des unités commandées, ou même l'identification de l'une d'elles, posent problème). Les cohortes étaient des unités d'infanterie, composées de non-citoyens romains, portant le nom des peuples chez lesquelles elles furent recrutées à l'époque de leur création. La légion était aussi une unité d'infanterie, mais formée de citoyens romains ; le tribun des soldats était un officier attaché à l'état-major. Le troisième commandement de Marcus Sentius est celui d'une *aile*, unité de cavalerie. L'ordre de succession de ces commandements, tous d'une durée d'un an, est l'ordre normal : les non-citoyens avant les citoyens, mais plus encore (car, en principe, les cavaliers d'une *aile* n'étaient pas citoyens romains), l'infanterie avant la cavalerie, "arme" noble. Ces trois commandements sont caractéristiques d'un officier appartenant à l'ordre équestre (l'ordre des chevaliers) ; les fonctions que l'on voit ensuite remplir par Marcus Sentius sont celles d'un sénateur : la faveur impériale a ouvert à ce chevalier la carrière

fig. 3 Mosaïque funéraire de Sidon, avec, au bas, petite plaque de marbre portant l'épithaphe grecque de Théôros et Alaphata.

fig. 4 Monument funéraire de Qartaba : épitaphes grecques



sénatoriale. Il fut successivement administrateur financier de la plus importante et prestigieuse des provinces de l'empire, celle d'Asie, tribun de la plèbe à Rome, puis, toujours à Rome, président du tribunal

qui rendait la justice aux non-citoyens ; il fut ensuite envoyé dans la province d'Afrique (province étendue de la Libye à l'Algérie orientale) comme lieutenant du proconsul gouverneur de la province. A ce point de sa carrière, dont on pouvait espérer qu'elle se poursuivrait tout aussi brillamment, sa ville natale le choisit pour patron, c'est-à-dire pour puissant protecteur auprès des autorités centrales de l'empire et, en retour, l'assurait de son soutien, s'il venait à en avoir besoin.

Si vous avez eu le courage de suivre jusqu'au bout cette leçon d'épigraphie, bravo ! vous avez une idée de ce que peut apprendre une inscription. Et aussi de ce qu'elle ne nous apprend pas, et que vous aimeriez bien savoir. En particulier, la date ! Les savants qui se sont essayés à dater la carrière de Sentius Proculus ont des opinions divergentes. Mais, en ce cas encore, les collections du Musée National permettent sans doute de sortir d'embarras, grâce à une inscription qui nous renvoie à une inscription mutilée de Deir el-Qalaa et permet de la restituer : et là, on retrouve le nom de Sentius Proculus, et son titre sénatorial sous une forme qui, jointe à d'autres arguments, conduit à l'époque de l'empereur Hadrien.

Dans les collections du Musée National, nous voyons revivre la Béryte romaine, les gens, les métiers, les institutions, les cultes, la piété envers les dieux, les carrières et les générosités des notables, le loyalisme envers les empereurs et l'intérêt que les empereurs portaient à Béryte. Jupiter d'Hélioupolis, le grand dieu de Baalbek, apparaît particulièrement honoré, et avec lui Vénus, Mercure, et le Soleil, et la Fortune protectrice de la Ville, et le Génie de la Colonie, et la déesse Atargatis du bourg de Gérana, de localisation incertaine, et le grand-dieu de Yabroud en Syrie. Nous trouvons les institutions habituelles aux villes favorisées du statut colonial, et les grandes familles qui jouissent des honneurs et du pouvoir municipal, et, en contre-partie obligatoire, dépensent somptueusement pour leur ville et leurs concitoyens.

Nous voyons certains membres de ces familles bérytains, chevaliers ou sénateurs, servir l'Empire dans les commandements militaires, la haute administration et les plus prestigieuses magistratures, et la carrière de tel ou tel nous emmène à travers le monde méditerranéen, les Balkans, la Germanie ou les Îles Britanniques, et nous

mêle aux plus grands événements. C'est un plaisir de lire, sur ces grands cippes ou ces hautes bases de calcaire blond, ces longues inscriptions, de gravure soignée et belle, véritables pages d'histoire, où les destinées individuelles se mêlent au destin d'un empire.

A la fin de notre parcours nous attendent les inscriptions qui proviennent du magnifique site de Niha dans la Beqaa (fig. 5 à 8). Vous reconnaissez le cippe de la prophétesse Hochmacea, qui porte sculpté sur une face le buste de cette femme vénérable et l'idole de son dieu sur une autre face. Retrouvez, avec sa double épitaphe, l'une grecque, l'autre latine, la haute stèle que lui a dressée un habitant de Niha, vétéran des armées romaines (fig. 5). Venant aussi de Niha, une grande statue de marbre figure un dieu dont une mince peau de faon jetée sur l'épaule ne cherche pas à voiler la juvénile nudité. Quel est ce dieu ? la dédicace latine gravée sur la base ne nous l'indique pas (fig. 6). Un petit bloc allongé porte une inscription latine dans un cartouche à queues d'aronde : c'est une dédicace à la Déesse Syrienne de Niha par le Pagus Augustus (fig. 7). Jadis déposée au ras de terre dans le jardin, c'est une inscription d'un grand intérêt historique, qui nous apprend que dans cette vallée vivaient pour ainsi dire en symbiose une communauté indigène, groupée autour de ses sanctuaires, et des colons romains établis là par décision d'Auguste. Voyez encore la table d'offrande circulaire offerte à la grande déesse par un colon romain et la si curieuse (et précise) maquette cotée de l'adyton du grand temple. Deux hautes stèles à sommet plus ou moins triangulaire vous présentent deux notables d'une même famille du Pagus ; les épitaphes sont en latin (fig. 8). Mais c'est en grec qu'un conseiller municipal de Niha dédie un autel au dé décoré d'une rosette à six pétales qu'entoure une couronne nouée par un ruban. Un petit autel sculpté, représentant, sur une de ses faces, un homme avec manteau à capuchon, tenant un cheval par la bride, nous met au contact des petites gens, des travaux quotidiens et des jours de fête, car l'inscription, grecque, évoque une noce. Rassemblez ces monuments jadis dispersés dans le Musée et ses jardins, joignez-leur, eux aussi dans le Musée, les monuments de Niha dépourvus d'inscriptions : la grande stèle sculptée représentant un prêtre en longue tunique, coiffé d'une tiare, l'autel encadré de lions. Rapprochez-en encore (par la pensée ou la photographie) les deux inscriptions grecques et la superbe sculpture qu'elles encadrent au bas de l'escalier du grand temple à Niha, et le cippe du dieu Hadaranès au Musée archéologique d'Istanbul, et quelques pièces insignes conservées à Paris, au Musée du Louvre :

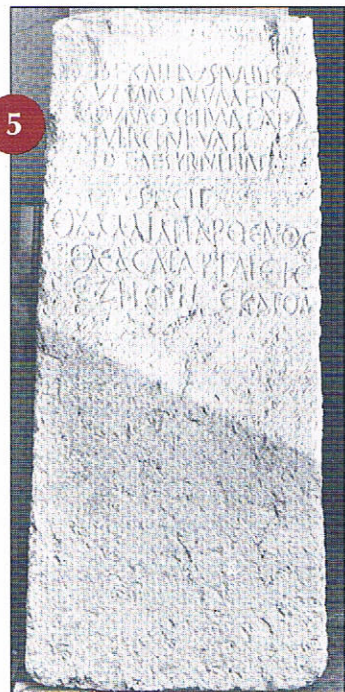
INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES AU MUSÉE NATIONAL DE BEYROUTH

une grande stèle sculptée, avec inscription latine éclairant l'organisation du Pagus, et, figurations tout à fait singulières de divinités, deux étonnants bronzes qui n'avaient pas échappé à l'œil et au jugement avisés d'André Malraux. Niha revit.

Dans les inscriptions, par delà les siècles, Beyrouth antique revit, Sidon romaine ne vous est plus étrangère. Ce que vous lisez de Byblos ou de Tyr pique votre curiosité. Vous rencontrez les gens des vallées, vous visitez les bourgs et les sanctuaires du pays rural. Et si les dieux multiples, réduits à leurs noms et à de rares images, vous paraissent étranges, vous retrouvez, dans leurs milieux de vie et les circonstances de leurs destinées, des hommes et des femmes proches de vous par leur soucis et leurs occupations. De la philologie à la sociologie et même à l'anthropologie, voilà où mène, dans l'effort et le bonheur de compréhension qu'elle suscite, une seule inscription

trône de pierre trouvé à Sidon (supposé dédié à la grande déesse Astarté, car l'inscription est muette sur le dédicataire du monument), qui «l'an 170 [de l'ère de Sidon] fut consacré sur le cap des charpentiers», pour que l'on revoie, bien situés dans le temps et l'espace, exactement en l'an 60 de l'ère chrétienne (au calendrier de Sidon, l'année commençait alors au 1er janvier, comme à Rome), sur un cap proche de Sidon, des gens de métiers au travail sur les chantiers navals, car cette corporation de charpentiers, installée en bord de mer, laisse penser à des charpentiers de marine. Stimulée, guidée, notre imagination voit la construction des bateaux ou la célébration d'un culte ; l'activité économique et les fêtes religieuses d'il y a quelque deux millénaires s'inscrivent dans un paysage familier et majestueux.

Pour notre bonheur, puissions-nous feuilleter bientôt et souvent ce grand livre de pierres au Musée National.



parfois, une collection presque toujours.

Sans l'écrit, l'imagination, pourtant indispensable à la recherche scientifique, s'égarerait ; il n'y a d'histoire que fondée sur l'écrit. Les inscriptions fournissent une documentation irremplaçable. Une collection d'inscriptions comme celle dont peut s'enorgueillir le Musée National, nous rend de notre passé à tous une part très précieuse.

Dans la pénombre des salles, les grandes inscriptions latines se présentent comme des pages lumineuses. Et il suffit de quelques lignes de grec gravées sur un simple

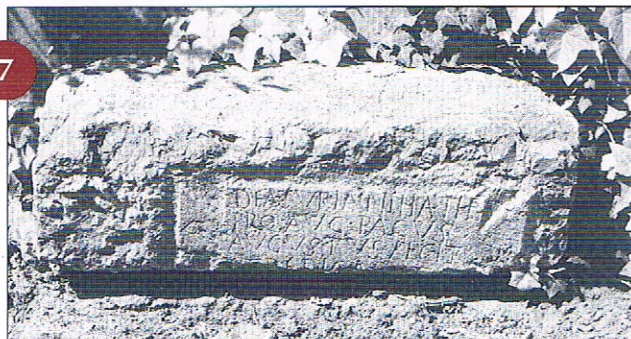


fig. 5 Stèle funéraire d'Hochmaea "vierge prophétesse de la Déesse Atargatis, qui vécut cent ans", avec inscription latine et inscription grecque. Provient de Niha

fig. 6 Statue de jeune dieu, provenant de Niha: inscription latine sur la base

fig. 7 Inscription latine de Niha: dédicace du *Pagus Augustus* à la déesse Syrienne de Niha

fig. 8 Stèle de Niha: épitaphe latine d'un colon romain

